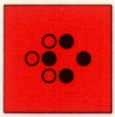
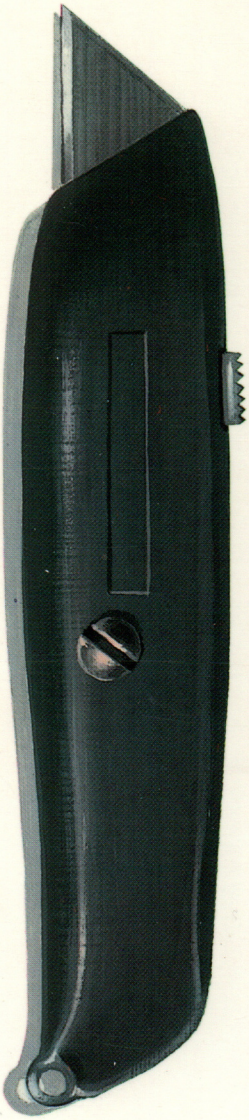
Le droit chemin

Michel Manière

Roman



P.O.L



Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Le droit chemin

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

aux éditions Flammarion

LE SEXE D'UN ANGE, *roman*

LES NUITS PARFUMÉES DU PETIT PAUL, *roman*

DU CÔTÉ DU PETIT FRÈRE, *roman*

aux éditions Hachette/P.O.L

LA FATALITÉ CÉLIBATAIRE, *nouvelles*

Extrait de la publication

Michel Manière

Le droit chemin

roman

P.O.L

8, villa d'Alésia, Paris 14e

© P.O.L éditeur, 1986.
ISBN 2-86744-069-6

Extrait de la publication

Pour Olivier

Il était maintenant quatre heures. Pierre entendit sonner au loin. C'était une jolie journée d'avril, ni trop douce, ni trop fraîche ; une journée qui, entre toutes autres choses dans son souvenir — il le savait déjà —, se distinguerait à jamais de ses semblables par une transparence inégalée de l'air, un inégalé pouvoir de celui-ci à porter loin les sons.

D'ailleurs c'était frappant comme les bruits éloignés lui paraissaient présents, cependant que les proches... même les sanglots de Louise, sa sœur, tandis que son bras gauche en percevait intimement les infimes secousses, il n'eût pu affirmer les entendre vraiment. Il n'entendait pas davantage les propos chuchotés de sa tante, et encore moins les psalmodies du prêtre ou le discours du maire. Par contre, au-delà du haut mur, la campagne alentour existait, et le village aussi, à près d'un kilomètre en contrebas — on ne pouvait le voir —, d'où provenaient, outre le son des cloches, les aboiements d'un chien, les coups de corne du boucher

et, ceux-ci tus, jusqu'aux cris des enfants dans la cour de l'école.

Une secousse plus forte que les autres le rappela à l'ordre. Mais les sanglots de Louise n'en étaient pas la cause : leur tante, qui la tenait par l'autre bras, venait, sur un signe du prêtre, de faire un premier pas vers le cercueil.

Le cercueil était posé sur des traverses au-dessus de la fosse.

Le trio : Pierre, sa tante, et, prisonnière quoique docile entre les deux, Louise, sa sœur — curieux trio, drôle d'assemblage, assemblage provocant qu'avaient soudé, momentanément certes mais non moins solidement, les circonstances exceptionnelles —, le trio s'arrêta au bout de quatre pas, à l'extrême bord du trou.

Pierre prit dans sa main droite le goupillon qu'on lui tendait. Il fit les gestes.

Puis, se tournant à peine, il le tendit à Louise qu'il ne regarda pas. Elle tressautait toujours, mais à espaces si réguliers et de manière si mécanique qu'il était désormais tout à fait impossible de croire à ses pleurs. Il ne revint à lui qu'en la sentant qui tirait sur son bras : comment en effet pourrait-elle à son tour faire les gestes s'il ne la lâchait pas ? Il la lâcha.

Le bras, le bras si maigre glissa du sien, et la main, d'un coup sec, lui prit le goupillon.

Une seconde passa, puis deux, puis trois. Le goupillon demeurait suspendu, immobile au-dessus du cercueil. Pierre ne voyait ni le prêtre, ni les enfants de chœur, ni les gens rassemblés dans le petit cimetière ; il ne les voyait pas, mais — étranger qu'il était parmi

Extrait de la publication

eux, sans y participer lui-même pour autant (pas plus d'impatience en lui que d'angoisse : une sorte d'apesanteur des sentiments aussi bien que du corps) — il éprouvait, physiquement, leur attente.

Cependant le goupillon ne bougeait toujours pas ; si ce n'était à chaque soubresaut par à-coups prévisibles.

Puis Pierre vit, ou plutôt prit conscience qu'il voyait, qu'il n'avait jamais cessé de voir — sur sa gauche, par-dessus le bras tendu de Louise et s'obstinant à maintenir celle-ci par l'autre fermement — sa tante. Elle même le regardait, et il y avait de la supplication dans son regard. Or il n'en fut nullement touché : tout se passait si loin ! Non seulement il n'eut pas un instant l'idée de lui répondre d'une manière ou d'une autre mais il ne détourna même pas les yeux, et ceci sans la moindre arrogance : son comportement lui semblait aussi naturel et aussi dépourvu d'indécence que s'il eût été assis dans une salle obscure, et la vieille femme qui continuait à implorer silencieusement, actrice en gros plan sur l'écran.

Le goupillon ne bougeait pas.

Combien de secondes s'écoulèrent-elles encore ?... jusqu'à ce que, n'y tenant plus, et répondant du même coup à l'attente générale, la vieille femme hasardât sa main libre — l'autre se crispant d'autant plus fort au bras de Louise — et, commençant par effleurer timidement l'objet, fit mine de le saisir, mais sans le saisir tout à fait, cependant que ses yeux interrogeaient avec douceur : « Est-ce que je peux, maintenant ? ». Louise ignora totalement la question.

La tante eut un dernier regard pour Pierre, puis, revenant au goupillon — mais cette fois sans demander réponse, ce qui, rétrospectivement, chargea ce regard de défi —, s'en empara d'autorité. Or Louise se

Extrait de la publication

rebiffa : rétractant vivement sa main droite, elle détendit la gauche — avec une violence qui, pour surgir de ce corps décharné, stupéfia : la vieille agita ses deux bras dans le vide, puis bascula à la renverse. Et comme, au lieu de se précipiter à son secours, les gens qui étaient derrière elle — saisis par quelle horreur sacrée ? — se reculèrent... elle s'abattit de tout son long sur le gravier.

Le sac à main, projeté à deux mètres, s'ouvrit, libérant un missel. Les lunettes se brisèrent, et le chapeau roulait encore entre les tombes tandis que Pierre, seul élément de l'assemblée que ce spectacle laissât froid, levait les yeux vers un plus haut scandale :

Louise, profitant du désordre, était passée derrière la fosse, et comme, à cause de la pente, les tombes à cet endroit s'étageaient en terrasses, elle dominait tout le monde ; si bien que Pierre, à qui le cercueil arrivait à hauteur de poitrine, voyait sa sœur sur fond de ciel en une sorte d'apothéose. Apothéose grotesque évidemment, du fait de sa maigreur, de son fichu dénoué et de ses yeux exorbités, qui culmina lorsque, levant le goupillon tel un sceptre fatal, elle répéta tout en donnant au même rythme des coups de pied dans le bois du cercueil : — Salope ! salope ! salope !...

Pierre assistait à ce spectacle comme au travers d'une vitre. Il avait beau se dire que c'était à sa mère qu'on faisait outrage, il ne trouvait plus rien en lui qui pût s'en indigner ni seulement s'émouvoir. Et lorsque Louise, dans sa démesure — il ne pensait pas « sa démence » comme cela s'imposait, tant son inhumaine froideur le poussait à tout voir sous un angle esthétique —, lorsque Louise, brandissant, criant, cognant toujours, se mit à pisser sous ses jupes, c'est à peine s'il en fut surpris.

Extrait de la publication

Maintenant, là-bas, derrière la vitre, d'autres personnes s'agitaient autour d'elle ; même Monsieur le curé finit par s'approcher, mais moins — à en juger par sa réserve, un digne quant-à-soi qui rendait ses paroles, ses attitudes, ses regards positivement inefficaces —, moins pour leur prêter matériellement main forte qu'à des fins plus sublimes d'exorcisme. Pierre quant à lui, en pur spectateur qu'il était, ne bougea pas, n'ébaucha pas un geste, se contentant de répéter mentalement ces mots — du reste plus faits pour le bercer, voire l'endormir petit à petit, que pour le mettre en conditions de réagir : « C'est bête, c'est trop bête, c'est vraiment trop bête... ».

Les choses ensuite étaient progressivement rentrées dans l'ordre. D'ailleurs, bien que le temps lui eût paru fort long, Pierre n'avait jamais douté qu'au bout du compte, après un cafouillage vraisemblablement nécessaire — « supérieurement voulu », aurait-il aimé dire (sinon comment y eût-il eu un après ?) —, il dût en être ainsi : Louise maîtrisée et transportée hors du cimetière, la tante, plus ébranlée psychologiquement que physiquement touchée, ramenée en voiture au village — et Reine dans sa fosse.

Difficile toutefois, malgré la beauté de la chute, de conclure aussi vite.

Ne fût-ce qu'au passage, par acquit de conscience et sans vraiment s'y arrêter, car à peine lui était-ce apparu qu'il en doutait déjà, notons avec Pierre ce détail aussi ténu que singulier : à l'instant même où, les quatre hommes ayant saisi les cordes, deux autres retiraient les traverses de dessous le cercueil — et l'on n'entendait plus alors, la campagne elle-même ayant

comme suspendu son souffle, que le dur frottement du chanvre sur le bois —, à cet instant précis, un tintement léger lui fit tourner la tête : le Dégoûtant — sa stature de géant le renvoya au temps où il n'était lui-même qu'un tout petit enfant —, le Dégoûtant se tenait à l'entrée du cimetière, un bâton à la main. Il venait vraisemblablement d'en heurter un barreau de la grille et d'attirer ainsi son attention. La sienne seule ? il lui sembla que oui. Raison de plus, pensa-t-il après coup — étant donné qu'il n'était pas, dans l'assemblée, et de beaucoup, le plus proche de l'entrée —, de n'accorder aucun crédit à l'incident. L'innocent disparut d'ailleurs comme il était venu. Pourtant, longtemps après, Pierre devait conserver en lui la sensation d'un regard rivé au sien ; un regard non pas hostile mais, ce qui était bien pire, complice. Complice de quoi ?

Et le cercueil, lâché sans doute un peu brutalement, toucha le fond dans un bruit sourd.

Pierre, oubliant aussitôt sa vision, ressentit à ce bruit un soulagement instantané. Soulagement dont les effets, loin de faiblir dans les secondes suivantes, se déployèrent, s'amplifièrent, devinrent comme expansibles jusqu'à l'infini pour déboucher finalement, tel au bout d'un tunnel un voyageur dans la lumière, sur cette conviction : IL ATTENDAIT CE BRUIT DEPUIS TOUJOURS.

Extrait de la publication

PREMIÈRE PARTIE

Extrait de la publication

Extrait de la publication

1

Pierre referma son stylo et le posa sur la tablette. Il leva les yeux de sa feuille : la grosse dame, en face de lui, avait retiré ses lunettes ; elles pendaient à une chaîne, sur sa poitrine. Du bout des doigts, comme on envoie des baisers, elle étouffait des bâillements de plus en plus fréquents et de moins en moins contenus. Sur ses genoux, son magazine qui glissait à chaque secousse imperceptiblement, menaçait de tomber. Quant à leurs deux voisins, des universitaires, ils étaient depuis longtemps sortis fumer dans le couloir.

Pierre revint à sa feuille, reprit son stylo dont il ôta le capuchon, et tâcha une fois de plus de rassembler les mots. Car c'était bien de mots qu'il s'agissait. Jusqu'alors, il en avait en tout et pour tout écrit cinq, tout en haut sur la droite : « Dijon-Paris, le 8 avril ». Il n'était même pas parvenu à choisir un en-tête, comme si ce qu'il avait à dire remettait en question — horripilante idée ! — les « Mon Chéri », « Étienne Chéri » ou « Mon petit Étienne » dont il usait habituel-

Extrait de la publication

lement. Il tournait et retournait donc les diverses solutions dans sa tête cependant que la grosse dame s'assoupissait et que son magazine, glissant toujours — il ne pouvait se retenir de le guetter du coin de l'œil —, était plus que jamais sur le point de tomber.

Il le savait pertinemment — à quoi bon ressasser ? (il se le répétait depuis qu'il avait décidé de s'y mettre) — : s'il ne trouvait pas comment formuler la nouvelle, c'était qu'il avait trop tardé. Sans évoquer l'idée du télégramme, qui s'était imposée tout d'abord — mais qui, compte tenu de l'absence de rapports entre Étienne et sa mère, lui parut après coup déplacée —, un petit mot écrit spontanément le jour même du décès, rien n'eût mieux convenu. Seulement voilà : il ne l'avait pas fait. Et maintenant...

La grosse dame avait fini par s'endormir. Désormais, plus rien ne soutenait cette tête qui, penchée lourdement en avant, brinquebalait. La coiffure apprêtée, tout comme le souvenir des bâillements précieux et du maintien encore agressivement digne quelques secondes auparavant, faisaient ressortir de manière indécente l'avachissement présent : le double menton s'étalait, dissimulant en grande partie le collier d'or à gros maillons, si voyant tout à l'heure, les bajoues clapotaient, et la bouche entrouverte pendait. Quand Pierre dans un sursaut pensa au magazine, trop tard : il venait de tomber à leurs pieds. Si la dormeuse n'en fut en rien troublée, il en ressentit quant à lui dans les jambes la secousse d'une décharge électrique.

Debout il se fût effondré. Il se le répéta durant près d'une minute, incapable d'en rire. Lorsqu'enfin il eut suffisamment récupéré, il se leva, sans toutefois ramasser la revue. De même se garda-t-il de faire le moindre bruit, ne négligeant aucune précaution, si

Extrait de la publication

La mère meurt.

Dès lors le chemin du fils est tracé.

Mais que de convulsions avant qu'il ne l'accepte ce chemin, si droit pourtant, et lumineux !

Que d'heures perdues, avant l'ultime allégement, à combattre, les armes du sexe à la main !

Bien sûr, on peut aussi voir Pierre Dautun de l'autre rive et comme en négatif : un étranger, un fou, un assassin. Partant, s'identifier à ses victimes :

Le chat Robert, que rend insaisissable une dignité griffue héritée de la gouttière.

Christophe, l'amant de rencontre au sourire qui fait mal.

Georges Lacombe, le philosophe malade d'amour.

Jean, trop tôt connu, trop tard reconnu.

Odile enfin. Odile surtout :

« Elle avait l'art inné de réparer l'irréparable : elle purifiait, par le seul fait de le respirer, l'air où son corps baignait ; par le seul poids de ses pieds sur le sol, elle redonnait matière aux choses qui se dérobaient ; elle remettait de l'ordre où régnait le chaos rien qu'en y évoluant, et rien qu'en posant sur le monde ennemi son regard transparent, elle se le conciliait ».

Il y a aussi Etienne, l'absent.

Dessin de couverture : Ariane Lassaigne

Maquette : Jean-Pierre Reissner

ISBN : 2-86744-069-6

9 782867 440694

F10069 - 9-86

85 F TTC

IMP. GROU-RADENEZ - PARIS 6

Extrait de la publication